

ST12 : « (Ne pas) consentir ? Conformismes contestataires et institutions de la critique »

Gael Depoorter, CURAPP, gaeldepoorter@hotmail.com

**Le « hacker » : du *nerd* au *freak* de l'espace public
La politisation de la communauté du logiciel libre
« comme second mouvement »**

L'informaticien a souvent été le parangon du professionnel déconsidéré, de l'individu reclus, renvoyé aux marges, au moins culturelles et esthétiques (ce que la culture populaire a désigné comme étant un *nerd*). Au début des années 2000, on assiste à une médiatisation et politisation de cet univers. Leur image se transforme alors radicalement et l'informaticien (au sens de passionné, qu'il soit professionnel ou bénévole) « est postulé », à travers la figure du « hacker », à devenir une nouvelle figure révolutionnaire. À nouveau, « l'imaginaire dominant ne laisse guère le choix au dominé : il faut que ce soit un sous-homme ou un sur-homme » (Collovald, Pudal, Sawicki, 1991, p. 40). De sorte que les « hackers » sont devenus, au début des années 2000, de véritables « *freaks* de l'espace public » (Mariot, 2010, p. 179), les nouveaux héros culturels révolutionnaires, particulièrement libres et réflexifs, flattant le modèle du citoyen éclairé.

Nous avons étudié la « communauté des logiciels libres » (considérée comme le mouvement de référence du monde « hacker ») de manière qualitative (à la fois sur internet – forum, listes de discussion, sites, etc. – et dans des associations, dans de multiples et récurrentes manifestations locales, régionales, nationales et internationales, oscillants entre une journée et une semaine) de 2006 à 2012, dans le cadre de notre thèse de doctorat. Nous avons ainsi mené de très nombreuses observations et entretiens.

Nous aborderons notre terrain en nous appuyant notamment sur le travail de Nicolas Mariot autour d'une sociologie du conformisme c'est-à-dire sur la secondarité de la réflexivité mais également sur l'aspect préétabli de la signification d'un grand nombre de nos actes.

Le *hacking*, compris comme une pratique de bricolage informatique entre astuce et innovation, peut-il compter comme un engagement critique ? Peut-on parler d'une politisation des « hackers » ? Sous quelle description peut-il tenir pour une forme d'engagement critique ? Quelles en sont les conditions ? Plus précisément, il s'agira de se demander où chercher le politique quand on essaye de décrire le mouvement du Libre.

Si un mouvement largement affilié au numérique tel que le Libre nous semble particulièrement intéressant pour réfléchir aux processus de politisation c'est qu'Internet est bien souvent pensé et présenté comme un territoire à peu près immaculé de toute discipline sociale, rejouant le mythe d'un état de nature offrant l'opportunité inédite et inespérée de l'exercice d'une liberté pleine et entière quant à la refondation d'un contrat social original et particulièrement émancipateur. Le mouvement du Libre est présenté comme étant en capacité de se mettre à bonne distance des disciplines du monde social, comme l'espace de toutes les mutations (économique, politique mais également anthropologique). Isolé derrière son ordinateur, le *hacker*, jeune et rebelle, épouserait des tendances politiques libertaires, voire anarchistes, et met en péril l'ordre social et économique traditionnel. Le « cyberspace » est encore généralement dominé par une représentation mentaliste désincarnée (l'espace de l'esprit, la « noosphère ») en opposition à l'espace social (le « meatspace », l'espace du corps). Plus généralement, il semble devoir être rempli d'individus normatifs (au sens de Louis Dumont), totalement hermétiques à toute forme d'institutionnalisation. Enfin, l'« éthique hacker », sorte de manifeste souvent brandi pour expliquer les activités numériques contestataires, décrit un individu en apesanteur, échappant à toute discipline sociale (culturelle, économique, de genre, d'âge, etc.), ingénieux, sensible et créatif, autonome et avide de connaissances.

Nous présenterons la manière dont est attribuée une dimension politique au *hacking*, considéré comme vecteur de toutes les ruptures (sociale, politique mais aussi parfois anthropologique). Nous nous attacherons ensuite à en déconstruire les réquisits afin d'avancer une description alternative de cette activité. Il s'agira ainsi de la restituer dans sa dimension pratique. Le mouvement du Libre se pense d'abord d'un point de vue technique, souvent lié au monde professionnel. Il ne prend un sens politique que pour certains, dans certains contextes, à la suite d'un processus de socialisation et d'apprentissage. Mais cette « pédagogie critique » est avant tout tenue, contenue et entretenue par une « institution du Libre » qui confère un sens politique à une démarche qui en est d'abord et généralement éloignée. En creux il s'agit de participer à dégonfler quelque peu l'ampleur des radicalités souvent postulées lorsqu'il est question d'internet et d'engagement, et qui ont plutôt tendance à rendre les mouvements *hacker* ou Libre exotiques et mystérieux, plutôt qu'accessibles, commensurables et compréhensibles.

Ajoutons enfin dès à présent que notre propos n'est pas de dénuer toute dimension politique aux pratiques de *hacking* et au mouvement du Libre, et encore moins leur pertinence contemporaine, mais bien plutôt de saisir où la chercher. Il s'agit de se pencher sur la question de la description de ce type d'activité. Bien que ce n'est ni ce qui a motivé cette réflexion ni son but, ce travail nous semble d'ailleurs pouvoir tenir comme une contribution indirecte au renforcement du poids de cette « communauté ».